FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1917 — THÈSE — N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Jamil RIACHI

Ancien interne auxiliaire des Hôpitaux de Paris
Premier Prix et Lauréat de la Faculté Française de Beyrouth

LE ROLE DE L'ERREUR

Président : M. ROGER, *Professeur.*

PARIS
VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS
23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1917

Faculté de Médecine de Paris

LE DOYEN : M. LANDOUZY

PROFESSEURS	MM.
Anatomie	NICOLAS
Physiologie	Ch. RICHET
Physique médicale	WEISS
Chimie organique et Chimie générale	DESGREZ
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BLANCHARD
Pathologie et Thérapeutique générales	ACHARD
Pathologie médicale	WIDAL TEISSIER
Pathologie chirurgicale	LEJARS
Anatomie pathologique	Pierre MARIE
Histologie	PRENANT
Opérations et appareils	Auguste BROCA
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET
Thérapeutique	N.
Hygiène	CHANTEMESSE
Médecine légale	N.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LETULLE
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER
Clinique médicale	DEBOVE LANDOUZY GILBERT CHAUFFARD
Maladies des enfants	HUTINEL
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	Gilbert BALLET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER
Clinique des maladies du système nerveux	DEJERINE
Clinique chirurgicale	Pierre DELBET QUENU HARTMANN N.
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	LEGUEU
Clinique d'accouchements	BAR COUVELAIRE RIBEMONT-DESSAIGNES
Clinique gynécologique	POZZI
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON
Clinique thérapeutique	Albert ROBIN
Hygiène et clinique de la 1re enfance	MARFAN.

Agrégés en exercice

MM.

ALGLAVE	GUILLAIN	LOEPER	ROUSSY
BERNARD	JEANNIN	MAILLARD	ROUVIERE
BRANCA	JOUSSET (A.)	MOCQUOT	SAUVAGE
BRUMPT	LABBE (Henri)	MULON	SCHWARTZ (A.
CAMUS	LAIGNEL-LAVASTINE	NICLOUX	SICART
CASTAIGNE	LANGLOIS	NOBECOURT	TANON
CHAMPY	LECENE	OKINCZYC	TERRIEN
CHEVASSU	LEMIERRE	OMBREDANNE	TIFFENEAU
DESMAREST	LENORMANT	RATHERY	VILLARET
GOUGEROT	LEQUEUX	RETTERER	ZIMMERN
GREGOIRE	LEREBOULLET	RIBIERRE	
GUENIOT	LERI	RICHAUD	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR ROGER

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris,
Membre de l'Académie de Médecine.

En témoignage de toute ma reconnaissance
et de ma respectueuse affection.

A MES CHERS PARENTS

A TOUS MES AMIS

LE ROLE DE L'ERREUR.

La vérité étant la conformité d'une idée à son objet qui est une chose extérieure ou hétérogène à la pensée ou une essence intelligible, on est immédiatement tenté, vue cette définition, de considérer l'erreur comme une négation dans la pensée même, ou dans l'idée qu'on a de l'objet.

L'erreur paraît être une chose beaucoup plus compliquée que cela; comme ce n'est jamais l'objet qui existe pour nous, mais plutôt la représentation ou l'idée de l'objet auxquelles nous comparons l'idée dont nous disons qu'elle est vraie, l'erreur ne peut jamais, et par ce fait, être une privation ou une négation : Spinoza disait que l'idée vraie et son objet ainsi définis sont une seule et même chose.

Partant de là on peut considérer que l'erreur ne s'oppose pas à la vérité, comme l'oubli au souvenir, ou l'ignorance à la science.

L'erreur n'est certainement pas l'absence de la vérité ; mais au contraire, elle est si peu cette absence, que c'est une question de savoir si elle ne contient rien de positif.

Il est hors de doute que la question de l'erreur fut une question qui préoccupa beaucoup les philosophes depuis Platon jusqu'à nos jours.

Le problème n'est certainement pas facile à résoudre. L'école des sceptiques est là pour le prouver; le désaccord qu'il créa entre les pensants à travers les âges, atteste l'importance du sujet, et la difficulté de pouvoir le comprendre en envisageant tous ses points de vue.

Les écrits de Platon, Descartes, Malbranche, Spinoza, nous montrent l'importance de la question. Rien de plus simple et de plus clair que leur théorie de la certitude, mais par contre, comme ils s'entendent mal sur le compte de l'erreur. Spinoza ne veut pas admettre que l'erreur existe dans la pensée humaine et c'est lui qui a bien proclamé que la pensée est identique à l'être, et que tout ce qui est pensé clairement existe; il en déduit que se tromper, c'est réaliser, autant que le peut la volonté limitée de l'homme, une existence contingente à côté des existences nécessaires, ou données comme telles.

Platon considère que l'erreur ne se confond pas avec l'ignorance; d'après lui elle est positive, et c'est bien penser autre chose que ce qui est, que se tromper; et il pense que nous pouvons nous tromper autant que nous nous assemblons les idées, et non pas seulement en faisant usage des sens et de l'imagination; c'est l'entendement lui-même qui est faillible pour Platon.

Descartes tient le beau milieu entre les deux théories. On voit bien, par là, que le problème de l'erreur n'a pas pu être résolu par ces doctrines, et personne ne

pensera que la solution tant cherchée, ait pu échapper à de tels esprits ; aussi, si ces grands philosophes ont échoué dans leur tentative, on pense bien que le problème, tel qu'ils l'ont posé, est insoluble ; c'est plutôt l'insuffisance de la doctrine que l'impuissance de ses représentants qu'il faudra accuser.

Mais tout cela ne m'empêche pas de me mettre en un point de vue tout différent, et n'allant pas chercher les origines mêmes de la question, je me déclare satisfait de croire que l'erreur existe, parce que je suis sûr d'une chose : c'est que tout esprit peut se tromper.

Que cette erreur soit logée dans l'idée même de l'objet et l'entendement même de la personne, comme le veut Platon ; ou qu'elle soit seulement dans le jugement ou l'imagination, comme le veut Spinoza ; cela m'est indifférent en l'occurence, si j'ose m'exprimer ainsi ; je sais une chose, c'est que l'erreur existe, et elle a ses raisons pour exister.

Qu'il me soit cependant permis de dire, que la double fonction de l'intelligence par laquelle les sensations et les images sont perçues, reproduites, puis coordonnées en classes et en systèmes, rend compte de la possibilité de l'erreur, mais elle n'en explique pas la réalité.

L'erreur est certainement une chose essentiellement individuelle et personnelle ; mais quand l'intelligence, recevant des sensations se borne seulement à les reproduire mécaniquement, on ne peut dire qu'il y a de l'erreur ; le fou et l'halluciné sont de cette catégorie et on ne peut pas dire qu'ils se trompent. En réalité, il n'y a rien qui soit plus à nous que nos erreurs.

Nous avons en nous-mêmes nos erreurs, et leurs motifs sont liés à nous aussi intimement que peuvent l'être notre volonté et nos sentiments.

Causes de l'erreur.

Le cœur, dit Pascal, a ses raisons que la raison ne connaît pas. A l'école de Jacobi et de Rousseau, c'était bien l'enthousiasme et la passion qui révélaient la vérité.

Leur doctrine n'a pas ménagé à la raison ses invectives et ses dédains. Tout cela et bien d'autres choses encore, nous prouvent que les sentiments ont toujours excité, égaré et perverti l'intelligence. Il est néanmoins bien vrai que notre intelligence peut conserver toujours son autonomie; mais cela ne peut pas exclure que le sentiment modifie l'allure de la pensée.

La vivacité de l'imagination, l'empressement des souvenirs et la combinaison des idées entre elles, tout n'est-il pas une cause pour pervertir notre intelligence? Même dans l'état le plus normal, peut-on oublier le rôle si capital de nos dispositions personnelles, de nos affections?

L'idée nous apporte toujours une sensation; cette sensation accompagne toujours la représentation, et c'est toujours d'un plaisir ou d'une douleur qu'il s'agit. Or il est hors de doute que cela peut contribuer, soit à écarter cette idée aussitôt qu'elle apparaît, soit à l'exciter et à la maintenir toujours vivante devant l'œil de la conscience.

Nous avons accumulé en nous, par notre expérience

du passé, des images variées qui ont pris dans notre cerveau une place prépondérante; c'est de là que viennent nos tendances, nos affections et en un mot, tous nos sentiments. En d'autres termes, nous avons acquis notre physionomie psychologique. A la moindre excitation cérébrale, il se produit tout un mouvement de ces différentes images qui imprègnent le plus notre faculté imaginative, de sorte que ce sont elles qui sont le plus immédiatement réveillées, et une idée ne peut prendre une représentation dans notre cerveau sans que cette physionomie psychologique soit réveillée et qu'elle influence fortement nos pensées présentes, en leur imprimant une certaine direction. Leibnitz avait bien dit que le présent est plein du passé.

Ainsi l'intelligence, indifférente par elle-même à la vérité et à l'erreur, ne perçoit les objets, et ne choisit les souvenirs, qu'au gré de nos désirs ; de sorte que, si l'on pouvait s'en tenir seulement à l'intelligence, on resterait tout à fait étranger à la source de la vérité, de l'erreur, de l'art et de la fiction. L'erreur commence au moment où nous trouvons des raisons pour justifier ce que nous pensons.

Nous pouvons dire de même, que la volonté a tout à fait la même influence sur nos idées, si ce n'est plus, que nos sentiments. Pour savoir la vérité il faut la chercher, et pour la chercher il faut bien le vouloir.

Notre volonté est souvent malade, et parmi les causes morbides de sa maladie se trouve l'amour que nous pratiquons pour nos passions, nos plaisirs ; et la vérité qui n'est pas toujours en concordance avec ces choses

nécessite le sacrifice, le grand sacrifice, de ce qui est si cher en nous, et peut-être aussi le plus vivant. Est-on toujours capable de le faire? Notre volonté est-elle toujours assez forte pour passer sur ces choses? Je ne crois pas que nous ayons en général une aussi grande éducation de la volonté, pour qu'elle puisse faire une abstraction de tout ce qui est en nous, et qui tend à la paralyser.

J'ai toujours tendance à croire ou à imaginer, que nos facultés sont comme des sonneries électriques, avec une gamme de sons allant du plus fort au plus faible. Un seul fil relie les cases de ces facultés, et, naturellement, devant toute excitation, c'est la sonnerie au son le plus aigü qu'on entend le plus, et qui tend à prédominer en étouffant les autres. S'il en est ainsi, combien nous faut-il de dose de volonté et d'intelligence pour nous libérer de ces liens si captivants de nos passions et de nos tendances.

Ce que nous nommons volonté n'est qu'une façon particulière de faire entrer les associations temporairement acquises dans le mécanisme fixe du corps antérieurement formé. Dans des conditions de vie simple, le mécanisme congénital du corps, suffit, à lui seul, pour assurer la coopération des organes à la conservation de la vie. Mais, si les conditions de la vie varient davantage dans l'espace et le temps, les mécanismes réflexes ne sont plus suffisants. Il faut alors que leurs fonctions aient un peu de jeu et puissent se modifier pour chaque cas. Les phénomènes sont modifiés par les traces des souvenirs qui viennent à la conscience : c'est

cette modification que nous appelons volonté. Réflexes et instincts demeurent toujours le noyau des manifestations vitales.

Tous les mouvements que nous observons en nous, fût-ce ceux que nous appelons les mouvements volontaires par excellence sont toujours tant au domaine intellectuel que physique, des mouvements réflexes influencés par le souvenir. Si nous nous observons pendant que nous exécutons un mouvement, nous remarquons que nous nous rappelons un mouvement déjà produit antérieurement, et que par là ce mouvement se réalise, nous nous représentons le corps à saisir ou à écarter et avec lui sa place et les sensations optiques et tactiles qui s'attachent à l'action de l'y saisir, et ces représentations entraînent toujours après elles le mouvement lui-même. De certains mouvements très familiers, nous ne prenons guère plus conscience que de représentations particulières. Pendant que nous pensons au son d'un mot, ce mot, est déjà prononcé; pendant que nous nous représentons son image écrite, il est déjà écrit, sans que les mouvements intermédiaires du langage et de l'écriture se soient nettement présentés à nous. Ce qui assure un avantage à l'homme sur l'animal, et à l'homme civilisé sur le sauvage, c'est seulement la longueur des détours qu'ils font pour atteindre le même but, la capacité d'inventer ces détours et de les suivre. On peut ainsi considérer toute la culture scientifique et technique comme une voie détournée.

Nous voyons très bien d'après cela que nos souvenirs

interviennent pour beaucoup dans notre volonté, la volonté d'un homme civilisé ne diffère de celle du sauvage que par un détour. Il est donc assez net et très facile, de pouvoir voir là-dedans, le rôle que viennent jouer nos sentiments et nos souvenirs. Notre volonté est faible par rapport à ce que sont nos sentiments par lesquels elle est influencée. La même cause d'erreur que nous trouvons dans le cœur de l'homme, nous pouvons aisément la constater dans sa volonté aussi.

Nature de l'erreur.

Ce qui est juste et absolument certain, c'est que, si l'on parvient à additionner toutes les idées vraies et fausses qui ont été accueillies par l'Humanité, on trouve naturellement que le chiffre des fausses dépasse de beaucoup celui des vraies. Ce n'est pas la vérité qui est la règle, c'est l'erreur; et s'il y a eu toutefois une vérité, elle n'était que dans un tournant de rue dont le carrefour fut toujours l'erreur. Nous avons toujours marché à travers nos erreurs, et pour quelqu'un qui doute ne croit il pas qu'on en soit jamais sorti? Je ne vais pas jusqu'à ce point, je reconnais les vérités, sans vouloir entrer ici dans les discussions, qui ont pour but d'éclairer les origines de ce que nous constatons et que nous prétendons connaître, car souvent au lieu d'éclaircir nous ne faisons qu'embrouiller.

Regardons un peu de près. Ne croyez-vous pas évident que pour connaître une chose, on ne peut l'ignorer complètement et absolument? On ne peut pas, en d'au-

tres termes, passer de l'inconnu, qui n'existe pas, à la chose qui existe. Nous avons toujours commencé nos vérités par l'erreur: l'erreur étant comme une parcelle de la vérité, une connaissance incomplète. Une idée de l'objet en est toujours une : comme idée, supposons-la fausse, si vous voulez : c'est égal, cela ne l'empêche pas d'être une idée et une idée qui devrait nous conduire à l'idée du réel ou du vrai car nous ne pouvons pas partir de l'inconnu mais d'une idée qu'elle fût elle-même complètement fausse. L'erreur, en un mot, est la base de toutes nos connaissances.

C'est une chose que je peux prouver, rien qu'en relatant l'histoire de toutes les connaissances que nous avons, et que nous voulons, en attendant, appeler des vérités.

Si nous pensons à une chose fausse, c'est uniquement à cause que présentement nous n'avons pas une idée plus claire qui pourrait exclure cette idée que nous supposons être fausse. Une idée incomplète entraîne une croyance, en attendant toujours la substitution à cette croyance d'une autre plus précise et plus adoptable au bon sens de la pensée humaine.

Je sais bien qu'on a voulu dire que la croyance est une toute autre chose qu'une idée, et que nous pouvons persister dans cette croyance qui est fausse, malgré que l'idée juste et vraie nous apparaisse. Admettons cela si vous voulez, mais non sans réserves, parce que tout ceci ne change rien à la situation et nous pouvons affirmer qu'un jugement faux est aussi positif qu'un jugement vrai, ce n'est pas en eux-mêmes, c'est par une déter-

mination extrinsèque qu'ils diffèrent. Si nous trouvons qu'un jugement que nous avons nous-mêmes porté, ou qui nous est communiqué, correspond d'une façon exacte au fait physique ou psychique, auquel il se rapporte, nous disons qu'il est vrai et nous voyons en lui, notamment quand il est neuf et important pour nous, une vérité ou une connaissance vraie.

Une connaissance vraie est toujours un fait psychique qui nous conduit à un résultat biologique immédiat ou seulement médiat. Mais si le jugement ne se vérifie pas, nous l'appelons erreur, et dans le cas plus grave d'une tromperie volontaire, nous l'appelons mensonge. La même organisation psychique si utile, grâce à laquelle nous reconnaissons rapidement un objet, peut faire que dans d'autres circonstances, nous prenions à tort pour cet objet un autre objet qui lui ressemble. La simple observation sensible peut conduire à la vérité et aussi à l'erreur, quand nous négligeons des différences importantes, ou que nous méconnaissons des concordances importantes, par exemple, si nous prenons pour une mouche une guêpe d'aspect terne, malgré la forme caractéristique de son corps.

Une méprise analogue expose encore plus facilement l'homme à l'erreur dans la pensée abstraite, et notamment celui qui n'est pas familiarisé avec les abstractions, qui se contente des représentations typiques, sans faire l'analyse exacte et réfléchie des concepts employés. Vérités et erreurs ont les mêmes sources psychiques : seul le succès permet de les séparer l'une de l'autre.

Une erreur clairement reconnue est, à titre correctif, aussi précieuse pour la science qu'une vérité.

Mais comment explique-t-on l'erreur ? Quelques philosophes pour arriver à cette fin ont distingué l'entendement et l'imagination. Ils ont dit que l'entendement est infaillible mais souvent on croit entendre quand on ne fait qu'imaginer. Se tromper, pour eux, c'est imaginer tout simplement que l'on est privé de l'idée que l'entendement pourrait avoir. Mais ne vous semble-t-il pas, que vous pouvez défier n'importe qui d'imaginer une erreur qui ne contienne aucune part de vérité ?

On ne peut pas, au hasard, avoir une idée ; c'est toujours en vertu d'un souvenir, d'une expérience passée. L'intermédiaire de ces associations nous échappe-t-il ? Soit, mais je suis persuadé qu'une analyse détaillée pourrait toujours le retrouver.

La belle expression de Hamilton, est très lumineuse à ce sujet, voici ce qu'elle dit : « Si des billes de billard placées en lignes droites se touchent par leur extrémité et qu'on vienne pousser la première bille le choc se produit entre toutes ces billes ; celles du milieu restent à leurs places en transmettant le choc à la dernière, qui roule suivant le sens qui lui est destiné ; c'est ainsi de nos pensées, une idée suggère une autre idée dans la conscience ; la suggestion agit à travers une ou plusieurs idées qui ne se présentent pas elles-mêmes dans la conscience ».

Mais, voici la différence saillante entre une idée vraie et une autre qui est fausse. En disant que dans toute erreur il y eût toujours une partie positive qui fut vraie,

il ne s'ensuit pas que tout ce qui est positif soit vrai. Je ne me trompe pas si je me borne à rapprocher l'idée du soleil à l'idée de quelques kilomètres de distance, parce que je sens et je vois *a priori* que c'est comme cela : mais en concevant la relation ainsi apparente à moi comme la loi générale pour tout le monde, c'est là que je me trompe ; le caractère d'universalité et de nécessité attribué à une synthèse mentale est constitutif de l'erreur.

Enfin voici la chose. Si l'on considère la vérité et l'erreur dans leurs origines, elles ne diffèrent pas d'une manière radicale. On ne peut pas dire que l'esprit se trouve dans un état différent, suivant qu'il pense le vrai ou le faux. L'entendement n'est certainement pas cette faculté immobile en contemplation de l'être; au contraire il est faible et aussi faillible que l'imagination, et c'est grâce à cette mobilité, à cette anticipation des vues de notre raison, que nous devons la plus grande part de nos vérités. La mobilité est la mère de nos erreurs et de nos vérités aussi.

Dans tout ordre de connaissances, il est toujours ainsi. Dans les mathématiques où l'on croit que ce sont les connaissances continues par excellence, c'est un tort de considérer, lorsqu'on procède analytiquement, qu'on arrive à la vérité d'une marche normale procédant méthodiquement et par degrés, car on anticipe toujours, on entrevoit la vérité avant de la découvrir.

Un problème, un raisonnement c'est une chaîne, la comparaison est tout à fait juste, mais l'esprit saisit toujours et d'abord les deux bouts et il commence d'un seul bond par les deux bouts de la chaîne, sauf ensuite

à retrouver les anneaux intermédiaires. Apprendre, a dit Platon, c'est retrouver par soi-même les raisons déjà découvertes.

Les très belles expériences de Claude Bernard, ont démontré d'une manière particulièrement claire que la vérité est devinée avant d'être confirmée par l'expérience.

Où ne trouve-t-on pas encore la même chose? dans quelle science et dans quel milieu d'idées? N'importe où : comprendre c'est toujours deviner. La vérité n'est qu'une hypothèse confirmée, l'erreur en est encore une autre, mais cette fois démentie.

La pensée humaine, toujours assoiffée et curieuse, va à la recherche de la vérité, ne procédant que par bonds, poussée par son élan et sa faculté d'exubérance, elle s'élance dans ses courses aventureuses, elle s'égare, elle se retrouve, s'accommode par une série de tâtonnements et de modifications successives à la réalité qu'elle veut représenter. Souvent son élan l'emporte plus loin, mais toujours quitte à revenir encore en arrière s'il le faut; elle ne se trompe pas, rien que parce qu'elle doit trouver son chemin ou le créer elle-même et, c'est comme cela, que ce qui fait la grande faiblesse de notre pensée, fait aussi, par le fait, sa force, sa grande force.

Origines des idées.

Il n'est pas tout à fait inutile d'essayer de montrer comment une idée peut prendre naissance dans notre esprit.

Du point où une idée commence à prendre vie, en nous

jusqu'au point où nous nous sentons capable de la reproduire, il y a un échelon et dans tout cet échelon nous sommes passibles de l'erreur.

Il est hors de doute qu'il faut qu'un objet ou qu'une essence intelligible puissent nous former la matière qui peut nous fournir les idées.

Une chose que nous voyons ou que nous entendons, ou en un mot qui tombe sous nos sens, excite par le fait même le centre de ce sens et crée dans notre cerveau une certaine sensation spéciale, toute spéciale, à cet objet lui-même mais toujours aussi par rapport à ce sens que cet objet a été capable d'exciter. Grâce à une faculté, bien spéciale aussi, de notre mécanisme supérieur, cette image reçue imprègne nos cellules nerveuses et se stabilise en se fixant dedans d'une manière qui peut être très simple et qui ressemble peut-être à ce phénomène de papier sensible de photographie.

Naturellement par l'expérience de la vie ce qui est la force des choses, puisque nous vivons, nous sommes amenés comme cela à avoir une certaine quantité d'images. Jusqu'ici nous n'avons été que des receveurs, nous nous laissons faire ; l'objet n'existe pour nous qu'en forme d'image, ce qui n'est pas tout à fait l'idée. Nous sommes des observateurs, mais des observateurs qui s'imprègnent en ayant la faculté de se remémorer ces souvenirs et à reproduire ces images reçues devant une excitation particulière ou générale, semblable ou dissemblable à celle qui a produit chacune d'elles.

Mais comment pouvons-nous interpréter ce que nous recevons ? Il est assez aisé de penser la chose comme

il suit : les différentes images que nous avons reçues, étant sous la dépendance remémorative, sont par le fait reliées entre elles en vertu d'une association de nos cellules cérébrales. Qu'une nouvelle excitation nous apporte l'image d'un objet un peu semblable à un autre objet ayant déjà excité notre cerveau, les deux excitations se trouvent par le fait même un peu semblables entre elles (en vertu de la loi de spécificité) et cela suffit pour réveiller l'image de ce second objet ayant déjà depuis plus ou moins longtemps frappé nos sens. Ainsi, une nouvelle image peut réveiller en nous une ou plusieurs autres plus ou moins similaires et nous sommes immédiatement capables de saisir les points de dissemblance entre ces deux objets, aussi bien que les points par lesquels ils sont semblables ; et chacun de ces deux objets prend une certaine autonomie dans notre esprit. Cette différence ou cette ressemblance entre deux images a la propriété d'impressionner à son tour nos cellules cérébrales, comme un objet hétérogène peut y créer son image. Or, je suis de ceux qui croient, que du caractère de similitude ou de différence des choses entre elles, prend naissance en nous la première idée. L'idée n'est qu'une image donnée, mais une image qui est créée précisément par la comparaison entre elles des différentes images déjà reçues. Nos idées, toutes nos idées viennent de là, et plus tard les images de nos idées comme les images des objets s'associent entre elles, et peuvent alors être provoquées ou réveillées par des excitations précises et prédestinées.

Il est hors de doute qu'une idée, ou ce que nous

définissons par ce terme, puisse accompagner la première image que nous recevons du premier objet qui est tombé sous nos sens. Est-ce que vous croyez aux idées innées ? C'est votre affaire ; mais pour ma part, je vous assure que je ne peux concevoir que le premier objet soit pour nous une toute autre chose qu'une image, et qu'il puisse réveiller une idée quelconque. Il nous fait simplement constater ou si vous préférez, mettre en observation.

Les animaux accumulent des expériences individuelles de la même façon que l'homme. La biologie et l'histoire de la civilisation sont pour la psychologie et la théorie de la connaissance, des sources qui s'équivalent et se complètent réciproquement.

Nous sommes à l'occasion très portés à exagérer l'abîme entre l'homme et les animaux. Nous oublions trop facilement combien les phénomènes se passent d'une manière mécanique dans notre psychique. On peut faire comprendre par quelques exemples les rapports de l'âme de l'animal et de celle de l'homme. Morgan a dit : « Un chien prenait par son milieu une canne à lourd pommeau, ce qui lui donnait beaucoup de mal. Après de nombreuses tentatives, il apprit à la prendre près du pommeau, au voisinage de son centre de gravité » ; Morgan rapporte aussi des traits d'une incroyable bêtise d'une vache dont le veau mourut bientôt après sa naissance. Comme la vache ne se laissait traire qu'en présence du veau, celui qui la soignait remplit de foin la peau du veau sans tête ni pattes. La vache flaira et lécha avec tendresse le simulacre, pendant qu'on commençait à la traire. Mais plus tard grâce

à ces caresses incessantes, le foin apparut et la vache le mangea tout tranquillement. Dans plusieurs de ses nouvelles, Maupassant raconte en maître des stupidités humaines qui ne sont guère exagérées.

Ceci nous prouve que les animaux savent se servir à leur avantage d'associations que le hasard leur enseigne ; mais à cause des complications de faits, ils peuvent associer des caractères qui ne sont pas intimement liés. Par exemple, un chien peut attribuer la brûlure à la canne qui attire son attention, tandis qu'il ne remarque pas les orties du chemin. On reconnaîtra que la conduite de l'homme peut s'expliquer d'après les mêmes règles. L'homme conquiert les bienfaits de la civilisation dans la voie des expériences primitives, comme les animaux.

Mais voilà en quoi l'homme peut différer des autres animaux ; tandis que l'animal s'efforce la plupart du temps, de saisir immédiatement ce qu'il lui faut, ou d'écarter ce qui le gêne, l'homme, avec une force psychique plus grande, voit en outre les chemins détournés, et parmi ceux-ci choisit les plus commodes. Le singe poursuit en vain un oiseau ; l'homme atteint l'oiseau avec le projectile qu'il a déjà essayé et dont il a éprouvé l'efficacité en en frappant d'autres corps d'une façon méthodique. L'homme, contrairement au singe, fixe tous les procédés avantageux ; par sa nature il est économe et en dirigeant son attention sur les moyens intermédiaires il invente des armes et des outils qui lui rendent des services inappréciables. Si un feu est allumé par un coup de tonnerre, les singes en profitent

aussi volontiers que l'homme pour se chauffer. Seul, l'homme remarque que le bois qu'on y ajoute entretient le feu. Seul il utilise cette observation, soigne, conserve et transporte le feu pour réaliser ses différents buts. Il se procure une matière facile à enflammer, et continuant à couver sous la cendre : l'amadou, et les nouvelles expériences qu'il acquiert ainsi le mettent en état de faire du feu. Une fois qu'il est en possession du feu, son regard qui s'étend au delà du besoin le plus pressant lui fait découvrir, à l'occasion, la fabrication du verre et la fusion des métaux. L'utilisation du feu est la clé de la technique mécanique.

Tout homme qui a expérimenté, sent combien il est plus facile d'exécuter avec la main un mouvement convenable correspondant presque de lui-même à ses desseins, que d'observer exactement la façon dont des corps se comportent l'un par rapport à l'autre et de reproduire ces phénomènes par la pensée. La première chose est un effet des fonctions vitales qui s'exercent en nous d'une façon ininterrompue, la seconde n'ayant pas pour nous d'intérêt immédiat, n'en peut prendre que moyennant une surabondance de suractivité sensorielle et psychique.

Il découle de ce que j'ai pu dire de ce parallèle entre l'homme et l'animal ce que Buchner a formulé dans ce dogme : « Les différences entre l'homme et l'animal au point de vue psychique sont d'ordre quantitatif et jamais qualificatif ». Cela veut bien dire que ce que nous pouvons observer chez les animaux peut complètement s'appliquer à l'homme et de penser que l'association de nos idées se fait en vertu de l'association de nos cellules

cérébrales, c'est encore une vérité dont nous pouvons vérifier la portée par une expérience sur l'animal : la preuve c'est l'éclatante expérience connue sous le nom de la grenouille acérébrée.

Une grenouille saine, sans lésions, se comporte de telle façon qu'il faut lui attribuer une certaine intelligence et une certaine motilité volontaire. Elle se meut spontanément d'une manière qu'on ne peut prévoir, échappe à son ennemi, cherche une nouvelle mare si l'ancienne se dessèche, se sauve par un trou de réservoir où elle est prisonnière, etc., etc. Son intelligence est d'ailleurs très limitée, si on la compare à l'homme. La grenouille gobe très adroitement les mouches qui passent à sa portée. Mais à l'occasion, elle happe un morceau d'étoffe rouge ; elle répète sans succès la manœuvre pour les cornes d'un escargot, et se laissera mourir de faim plutôt que d'accepter des mouches fraîchement tuées. La conduite de la grenouille est adaptée à des circonstances de vie étroitement limitées. Si on lui enlève le cerveau, elle ne se meut plus qu'à la suite d'excitations extérieures, autrement elle reste immobile. Elle ne happe plus les mouches ni l'étoffe rouge ; elle ne réagit plus au bruit. Elle secoue simplement une mouche qui marche sur elle, et pourtant, elle avale la mouche qu'on met dans sa bouche. Pour une excitation cutanée faible elle fait un pas ; une excitation plus forte la fait sauter et elle évite ainsi un obstacle qu'elle voit par conséquent. Si on attache une patte elle réussit peut-être à éviter l'obstacle en se traînant. La grenouille sans cerveau placée sur un disque tournant horizontal

cherche à compenser la rotation qu'on lui communique.

Si on la place sur une planche dont on soulève une extrémité, elle grimpe dessus pour ne pas tomber, et franchit le bord supérieur, si on continue à tourner la planche dans le même sens, les grenouilles intactes font un saut lors de cette expérience.

Ainsi l'ablation d'une partie du cerveau retire le domaine de ce qu'on pourrait appeler âme ou intelligence. La grenouille n'ayant plus que la moelle et placée sur le dos ne sait pas se redresser.

Goltz, à qui j'emprunte toute la description de cette expérience nous montre encore par plusieurs autres phénomènes, l'intimité de cette association qui s'effectue dans nos cellules cérébrales. Mais nous ne ressemblons pas moins à cette grenouille parce que, comme j'ai eu l'occasion de dire, nous ne différons de l'animal au point de vue psychique que d'une manière quantitative et non qualitative.

Et l'essence intelligible? Indiquons ensemble si vous le voulez par ce terme, toutes les idées que nous formons dans notre esprit des choses qui ne tombent pas sous nos sens. Les idées abstraites sont de cette catégorie. Comment ces idées-là peuvent-elles prendre une forme dans notre esprit? C'est simple; C'est comme toutes les autres, elles ne sont jamais innées : elles viennent du résultat de notre expérience vitale et personnelle, ou de l'expérience des autres et naturellement qui nous est communiquée.

ERREUR D'OBSERVATION ET D'INTERPRÉTATION

Il découle de ce que j'ai essayé de démontrer, s'il en découle quelque chose, que nos idées sont formées ou nous sont données par deux facultés : la première, c'est l'observation; la seconde, c'est l'interprétation. Nous pouvons nous tromper dans l'une et dans l'autre.

Comment se tromper dans l'observation? Sans jamais vouloir pousser trop loin la question, je peux assurer qu'en matière d'observation nous ne savons pas du tout si les vérités que nous considérons être telles sont vraies en elles-mêmes et dans leur essence; j'insiste sur le mot essence.

La vérité c'est comme nos erreurs, c'est une chose relative et purement relative à nous, à ce mécanisme bien supérieur et bien compliqué qui relie notre corps à la partie pensante en nous.

Qu'est-ce qui paraît être plus vrai qu'une chose que vous voyez, que vous touchez ou que vous entendez? Il est exact de dire que tel objet de forme triangulaire, et de couleur rouge, est décidément et sans erreur, un

objet de tels caractères. Tout cela c'est très bien, c'est une vérité indéniable, mais toujours une vérité par rapport à nos sens, à nous-mêmes, et non par rapport à la vérité dans l'essence même de l'objet. Une composition spéciale de nos sens, élément de toutes nos connaissances, est capable d'une façon toute particulière de nous représenter les choses qui tombent sous leurs effets d'une façon absolument liée à la composition même de ces organes. Supposons qu'un défaut frappe une partie de cet édifice sensuel, la représentation est par le fait même altérée, et par suite les images et les idées, car c'est une chose qui en découle nécessairement. Ce défaut est loin d'être rare, mais ce n'est pas aussi la généralité. Il va de soi que nous avons immédiatement catégorisé ces cas d'anomalie dans les sens, parmi les cas pathologiques, et, considérant que la vérité ne peut se trouver que du côté normal, nous avons continué à croire, que ce que constate la majorité, est toujours qualifié être la normale.

Or c'est une erreur de considérer que la vérité, ou toute conception, peut avoir une majorité ou une minorité. Nous ne pouvons pas avoir des idées que si nos sens nous les permettent et nous les représentent. Cette représentation est absolument conforme à la composition et au mécanisme d'action de ces sens. Maintenant il s'agit de savoir si cette représentation est absolument conforme à ce qui est cet objet dans sa vérité essentielle; c'est ce dont nous ne pouvons pas nous assurer, car cette erreur, échappant à l'empire des sens, échappe par le fait au concept. L'objet, et toute la vérité que

nous pouvons en avoir, est une chose très relative, relative à nous, être normal ou pathologique; vous avez toujours vos conceptions et vos images et ce n'est pas parce que la catégorie appelée anormale est la minorité, que l'erreur est toujours de son côté; la vérité n'a pas de majorité. Une chose, je le répète, qui nous paraît être vraie n'est certainement pas vraie dans l'essence même de cette chose; de l'erreur et de la vérité de l'objet, tel qu'il est lui-même, nous ne savons rien du tout. Tel est le principe de l'erreur dans l'observation; tel qu'il est, il n'a pas de règles ni de limites; je répète encore une fois, que les vérités comme les erreurs que nous avons la fantaisie de qualifier ainsi, ne sont telles, que relativement à nous, et pas à leur nature elle-même. De cette nature nous ne savons rien. Rien ne nous est plus propre que nos vérités; rien ne nous est plus propre que nos erreurs.

A plus forte raison, interpréter ce que nous observons, est une grande cause d'erreur. Nous ne pouvons pas interpréter une chose qui n'est pas acquise déjà et faisant partie d'une idée toute faite; l'interprétation, par ce fait d'être secondaire à l'observation, est plus sujette que celle-ci à l'erreur; ce n'est pas seulement qu'elle ignore, comme l'observation, la nature essentielle de l'objet, mais en plus elle a à son actif tout un mécanisme qui est autrement assujetti à l'erreur. Spinoza ne croit à l'erreur qu'en raison de cette faculté, et c'est très vrai, car nous ne pouvons pas dire que nous faisons erreur dans nos images, étant donné que nous ne pouvons pas savoir si elles répondent positivement à la

vérité même, adéquate à l'objet. Par contre nous savons très bien qu'une erreur d'interprétation est chose courante; nous savons son mécanisme, nous connaissons ses causes, et tout ce que j'ai dit jusqu'ici à propos de l'erreur ne peut s'appliquer qu'à l'erreur de l'interprétation, du jugement.

Les jugements erronés, basés sur l'observation, viennent de l'attention insuffisante apportée aux conditions de l'observation. Tout fait simple subsiste comme tel, qu'il soit physique ou psychique, ou qu'il soit un mélange de physique et de psychique. L'erreur ne s'introduit que quand nous croyons ce fait constitué par des circonstances différentes de celles qui existent réellement, quand nous ne tenons pas compte de la modification des conditions physiques ou des conditions psychiques ou de ces deux sortes de conditions à la fois.

La confusion d'une hallucination pure avec une sensation en est un exemple; mais elle ne se présente que rarement à l'état de veille. Par contre, tous les jours nous confondons ou nous séparons d'une manière insuffisante les sensations et les représentations, qu'elles éveillent par association. L'exemple le plus simple est de prendre pour un corps réel une image fournie par un miroir. Nous pouvons l'observer journellement chez des oiseaux et d'autres animaux. Les singes cherchent derrière le miroir et, conformément à leur développement psychique plus élevé, montrent le dépit que leur cause cette taquinerie. Ce cas, où la sensation est dominée par l'illusion, peut même avoir des inconvénients dans la recherche scientifique. Qui ne se rap-

pelle, étant enfant, s'être réveillé d'un rêve en pleurant le beau jouet, qu'il avait à l'instant encore dans ses mains et qui n'est plus là? Les peuples jeunes se comportent comme les enfants, d'où l'importance attribuée chez eux aux rêves, qu'ils regardent comme ayant une influence sur la vie réelle, et le souci constant de les interpréter.

On se garantit de l'erreur et on en tire même profit en découvrant les motifs qui l'ont amenée. Ces motifs se montrent nettement et sans mélange dans les cas d'erreur volontaire consciente. Nous ne parlerons davantage ici des raisonnements captieux des sophistes qui faussent la pensée abstraite. Mais il y a aussi des sophistes de faits qui faussent par une pseudo-action, l'observation qui attire nos regards. Il y a très grand profit à analyser les procédés, à l'aide desquels les escamoteurs et les prestidigitateurs trompent et surprennent le public par des moyens très simples. Un moyen très grossier consiste à faire admettre par le spectateur une identité qui n'existe pas. Par exemple on emprunte une montre qu'on place dans un mortier. On couvre le mortier puis on le met sur la table, tandis que par un artifice quelconque on détourne l'attention du public. Profitant de cela, un aide dissimulé prend la montre, sans être vu, et la remplace par une autre montre sans valeur. On brise la fausse montre, et, pendant qu'on nous en présente les débris, on fait une action quelconque destinée à détourner l'attention, et grâce à laquelle on peut faire apparaître la montre originale intacte dans un endroit auquel personne ne songeait.

Quelque chose peut être très vraisemblable, et pourtant ne pas être vrai. En fait tous les phénomènes naturels sont extrêmement compliqués. En dehors des circonstances sur lesquelles notre attention est dirigée, il y a encore une foule d'autres circonstances qui contribuent, elles aussi, à déterminer le phénomène, et qui nous cache la relation à laquelle nous nous intéressons, qui compliquent et qui faussent apparemment le phénomène que nous observons. Par conséquent, le savant ne doit laisser, sans l'examiner, aucune circonstance accessoire intervenant sans sa volonté, et il doit étudier toutes les causes d'erreur.

Nous devons nous garder tout spécialement d'accepter des identités, sans nous convaincre d'abord qu'elles existent réellement. Un chimiste trouve une nouvelle réaction d'une substance, mais la substance est peut-être préparée à l'aide d'un nouveau procédé, elle n'est peut-être pas pure, elle n'est peut-être pas du tout la substance sur laquelle il pensait opérer.

Jetons un coup d'œil sur l'histoire et l'évolution même de l'humanité, nous verrons très bien que nos erreurs dépassent de beaucoup nos véritables connaissances, mais il est encore une chose plus frappante, c'est que dans cette évolution, si l'erreur ne s'est pas complètement substituée à la vérité, elle l'a du moins toujours précédée ; nous n'avons jamais passé d'un seul bond de l'ignorance à la vérité : on ne peut pas, comme je l'ai déjà dit, partir de l'inconnu. L'erreur fut toujours la voie sur laquelle on a glissé à la vérité, et rien qu'à considérer l'histoire humaine, on peut s'assurer de la véracité de ce fait.

L'homme, comme être primitif, a commencé par s'observer et observer ce qui l'entoure. L'univers tout entier fut le champ de ses observations comme quelqu'un d'étonné de tout ce qui l'entoure et qu'il ne comprend pas. Il a vu qu'il y a des jours et des nuits, c'est déjà quelque chose, et que le jour correspond avec la présence d'un astre luisant qu'il a appelé le soleil, et il observa que, à mesure que les heures du jour avancent, l'astre n'est plus à la même place, et qu'avec sa disparition commence une certaine obscurité qui va en augmentant et qu'il a appelée la nuit. Jusqu'à présent, tout ce que l'homme a pu observer est parfaitement exact; il n'a pas fait d'erreur, mais l'erreur commença là où il voulut interpréter ce qu'il observait.

Un raisonnement qui est du reste trop simple l'a fait dire que cette correspondance du jour avec l'apparition du soleil, ne peut être expliquée, que parce que c'est le soleil qui nous donne la lumière, et que du moment que cet astre se déplace jusqu'à la disparition, et que ce n'est que pour réapparaître le lendemain, c'est que le soleil tourne autour de nous dans un délai fixe, qu'il ne peut dépasser. Et le jour où il n'y a pas de soleil? Voilà encore des interprétations plus bizarres.

D'aucuns ont imaginé que cet astre est doué de quelque chose qui ressemble à un esprit, et qui fait que suivant ses raisons et l'état de son esprit, il apparaît et disparaît à volonté. On raconte que cette idée fut tellement enracinée dans l'esprit de nos ancêtres, qu'il y eut un groupe qui voulut voir là-dedans un indice de divinité, de sorte qu'il priait toujours quand le soleil était

plutôt en fureur, c'est-à-dire quand il disparaissait, peut-être voilé par un nuage, ou qu'une journée il ne paraissait pas dans son éclat, naturellement parce qu'il faisait alors un mauvais temps. On était tellement imaginatif en ce temps-là, comme aujourd'hui du reste, si ce n'est que les conditions de l'imagination ont un peu changé. Le point intéressant est qu'on avait une idée fausse, si vous voulez, mais c'est toujours une idée qui a précédé celle qui devait nous paraître rationnelle et véridique. C'est peut-être grâce à ce qu'on a cru que le soleil tournait autour de la terre, qu'on a été amené à découvrir que c'est la terre qui tourne autour du soleil. C'est la même loi toujours qui procède de l'idée, et ne part jamais de l'inconnu, et si vous voulez analyser encore le fait, vous trouvez que l'erreur ici était seulement une erreur d'interprétation et non d'observation.

Si je voulais comme cela relater toutes les erreurs à travers lesquelles a marché l'Humanité durant des siècles, je ne finirais jamais. Qui est-ce qui ignore l'histoire de Galilée qui cria « Eppur si muove! et pourtant, elle se meut! »

L'idée que la terre tournait autour du soleil paraissait tellement inadmissible, qu'on traitait celui qui le supposait comme quelqu'un qui ne devait pas vivre, un germe nuisible à la vie en commun.

Tout cela, c'est encore bien connu : ce sont des faits éclatants dans l'histoire que personne n'est autorisé d'ignorer. Actuellement, au siècle où nous sommes, j'ai connu des faits beaucoup plus bizarres encore, il suffit de pouvoir être un peu de temps parmi les peuples que

nous ne connaissons pas, mais dont nous entendons parler.

J'ai un ami qui a vécu longtemps dans l'Afrique Centrale, dans le service de l'armée anglaise; il est arrivé à connaître les langues, car elles sont plusieurs, de toutes les tribus qui peuplent cette partie. On ne peut actuellement être mieux placé pour juger l'homme dans son état primitif, pour voir et admirer le développement de l'esprit humain, et par lui seul, sans aucun secours étranger, l'éducation et la fréquentation, étant par les mœurs de ces peuples, chose absolument défendue. C'est l'homme qui par ses facultés d'observation et d'interprétation, arrive à passer d'un stade à un autre. C'est la nature humaine qui se charge de sa propre éducation, et il n'y a pas une conception le plus élémentairement vraie, qui n'ait passée par une erreur. J'ai pu entendre de cet ami des récits amusants, beaucoup plus amusants que tout ce que l'histoire nous raconte sur les peuples primitifs.

Mon ami a assez vécu dans cette partie de la terre pour assister aux transformations qui se faisaient dans les idées, rien que par leur propre activité, comme si l'homme était amené par lui-même à tout connaître, comme si dans notre fond sommeillent toutes les vérités, et que sans aucun secours, sans aucune intervention hétérogène, il suffit à l'homme de pouvoir tendre le bras à ce fond, pour en tirer tout ce qu'il désire.

L'homme primitif ne s'est-il pas vu dans la nature comme un phénomène tout particulier et que la nature ne faisait qu'essayer de copier? De sa respiration prenait

naissance le vent, et de ses mouvements prenaient naissance tous les mouvements des objets de l'univers. En un mot, l'homme assimilait tout à lui et rapportait tout ce qu'il voyait à ce qu'il observait en lui-même. Combien de temps l'humanité resta-t-elle dans ces idées? Je ne le sais pas, mais ce qui est certain c'est que l'homme évolua, et qu'il évolua tellement qu'il finit par voir tout à fait le contraire. C'est la nature qui s'extériorise maintenant en lui, il finit par concevoir l'être humain comme un simple phénomène parfaitement assimilable à cet ensemble qui l'entoure, l'homme actuellement s'étudie dans la nature; ses mouvements, sa respiration, etc., etc., font partie, et une humble partie, de ce grand Tout qu'est l'univers. On voit bien que plus l'homme a avancé, plus il a vu le contraire de ce qu'il croyait, mais le point qui nous intéresse, c'est que les nouvelles conceptions ont découlé *ipso facto* des premières. Il était bien difficile à l'esprit humain de pouvoir supposer, ou avoir ces dernières conceptions, sans avoir passé par les premières; et c'est toujours en vertu de la même loi : il a fallu toutes ces erreurs pour découvrir les vérités que nous supposons comme telles, car je ne m'étonnerai pas si l'on me disait que nous sommes toujours dans le même domaine de l'erreur, et que la vérité c'est encore autre chose que cela.

Rôle de l'erreur.

Faut-il après cela tenter de démontrer le rôle que joue et que jouera l'erreur dans toutes les connaissances

que nous avons pu accumuler? Je serai bien capable de mettre un point d'erreur avant toute conception établie actuellement comme étant vraie. Maintenant, il s'agit d'analyser si l'erreur était vraiment nécessaire pour arriver à la vérité et si elle a toujours été indispensable pour arriver à cette fin.

Je crois, et avec assez de raisons de croire, que dans toute l'histoire de l'humanité rien n'a rapproché l'homme de la vérité d'un objet comme l'a fait l'erreur ou la conception erronée qu'il s'en faisait. C'est ordinairement l'antagonisme d'une chose qui met en relief la chose elle-même, et en regardant de près, ne trouvons-nous pas une part de vérité dans toute erreur? L'erreur n'est-elle pas positive par elle-même? Or, en faisant une erreur on est encore dans le domaine du vrai, si j'ose m'exprimer ainsi ; l'expression paraît paradoxale, mais cela n'empêche pas qu'elle soit juste.

Si je me place au point de vue de la médecine et que j'essaye de déméler l'erreur qui a précédé la découverte de la vérité, que d'erreurs alors! et que de sophismes!

L'histoire de la médecine est pleine de cela et il n'y a pas une science où l'homme a pu faire autant d'erreurs qu'en médecine. Ça se comprend du reste : les causes de l'erreur sont tellement développées dans cette science, que vraiment, on ne pouvait pas ne pas succomber.

Nous avons titubé, nous avons toujours, pour découvrir la vérité, marché à travers nos erreurs. La médecine ne fut qu'une chaîne d'expérimentation dont l'avant-dernier anneau appartient totalement à l'erreur.

La science qui a joui le plus des hypothèses est décidément la science médicale! mais quel rôle a joué l'erreur dans ce domaine? Certainement le rôle le plus important; il n'y a pas une vérité médicale qui n'ait commencé par une erreur féconde et combien de fois en allant à la recherche de la vérité, on a été, chose renversante, dirigé par l'erreur ou l'imagination erronée à trouver le chemin le meilleur qui conduit à cette fin!!!

Qu'est-ce qui a amené la découverte du tréponème pâle? Décidément c'est une erreur de vue et si ce n'était cette erreur, le monde serait encore dans l'ignorance complète de la cause du grand fléau qui ravage l'humanité.

Siegel, en 1905, avait déclaré au congrès royal de Berlin, d'une manière tout à fait sensationnelle qu'il avait découvert le tréponème, ou le parasite de la syphilis. Il fit d'ailleurs avant cette déclaration beaucoup de bruit autour de la question. Le congrès royal demanda à Schaudinn et Offman de faire des recherches en vue de vérifier la découverte de Siegel. D'après ces recherches les deux savants ont infirmé la découverte de Siegel, car celui-ci prit pour des parasites, des cellules déformées et qui ressemblaient aux dourines de cheval. Mais Siegel et l'erreur de Siegel, ne furent pas parfaitement inutiles, au contraire; c'est pendant ces recherches que les deux savants ont déclaré qu'ils avaient trouvé le parasite lui-même qui fut appelé par eux le tréponème pâle; dire qu'après la découverte on cherchera peut-être à l'isoler et à le cultiver en en tirant toute l'utilité thérapeutique!!!

La découverte de la syphilis pulmonaire ne fut que le résultat d'une erreur grossière. C'était un malade atteint de bronchite et présentant une éruption bien banale d'aspect quelconque. Le médecin avait prescrit une médication banale de bronchite simple, et une lotion pour les manifestations cutanées. Le malade heureusement mal averti commit l'erreur de renverser le rôle des deux médicaments et naturellement il engloutit méthodiquement sa lotion réservant à sa peau la fameuse potion de bronchite. Il ne s'en trouva pas plus mal, et le médecin qui revint constater l'effet était ravi du résultat obtenu.

— Naturellement une médication bien appropriée basée sur un diagnostic bien établi...

— Oui docteur, mais votre potion était d'un goût...

Le médecin, ahuri c'est vrai, n'était pas des moins avertis. Cette erreur et le bon résultat qu'elle donna le frappa beaucoup. Dans la lotion il y avait du mercure et c'est sûrement ce principe qui avait agi sur son malade, car devant un interrogatoire bien serré il avoua sa syphilis et le médecin pensa immédiatement que la manifestation bronchitique n'était que d'origine syphilitique. Il fut le premier à décrire la syphilis pulmonaire.

L'histoire de la médecine est pleine de ces anecdotes et quand on arrive pour formuler un diagnostic, que d'erreurs alors!! Surtout que d'erreurs qui nous ont montré parfois par leur grossièreté la vérité elle-même.

L'erreur de Laus-Tait est là pour nous le prouver. Une jeune femme présentant un développement énorme

du ventre d'un aspect comme dans le kyste de l'ovaire fut amenée par Laus-Tait sur la table d'opération pour l'extirpation de son kyste. Le kyste était une ascite d'origine bacillaire et, le chirurgien s'arrêta pour refermer le ventre. L'intervention ne fut pas inutile, la malade guérit et guérit définitivement. Le fait frappa l'attention de Laus-Tait qui répéta cette fois la même opération sur des vraies péritonites bacillaires avec ascite et les malades ne guérissaient pas moins. De là, à la suite de l'erreur de Laus-Tait, la doctrine thérapeutique prit vie et on commença à voir par l'ouverture du ventre une chance de salut pour une péritonite bacillaire.

Voilà encore une erreur de hasard ou plutôt une erreur de conception qui amène en médecine à une découverte qui fit le plus grand bien à cette humanité souffrante que sont les rhumatisants aigüs ou chroniques.

On partit de cette conception toute bizarre, prétendant que le bon Dieu qui créa le mal, ne peut, vu sa grande bonté, que mettre à côté de lui tout le bien et tout le remède. Or, il a créé le rhumatisme dans un endroit où il fait du froid, et du froid humide; par le fait le remède doit se trouver dans un terrain où il fait un froid et un froid humide; alors, partant de cette conception qui, comme il apparaît, enveloppe toute la logique et le bon sens, on a été cueillir et essayer toutes les plantes des marécages. Le hasard a voulu qu'on tombe de prime abord sur les saules et de ces plantes, on a extrait l'acide salicylique avec ses sels, le merveilleux remède du rhumatisme articulaire aigü.

Combien de souffrances a calmées l'acide salicylique? Tous ceux qui ont pratiqué un peu la médecine ne l'ignorent pas. Or la découverte de ce remède ne fut pas la suite des recherches scientifiques de laboratoire ni même d'essais empiriques que le hasard conduit à l'adaptation réelle, mais simplement la suite d'une conception bien erronée.

CONCLUSION

Je n'ai jamais eu la prétention d'envelopper dans ce petit travail tout ce que peut comprendre l'erreur, c'est un problème excessivement compliqué, beaucoup trop grand, pour avoir la prétention de le comprendre dans un petit essai pareil à celui-ci.

L'erreur a fait verser beaucoup d'encre et encore aux cerveaux les plus pensants qu'a jamais connus l'Humanité. Leurs discussions ont été retentissantes; menées par la logique la plus profonde et l'esprit le plus subtil et le plus pénétrant, malgré cela, et peut-être à cause de cela, ils n'ont jamais été d'accord. On a dit que l'erreur existe, puis qu'elle n'existe pas, quelques-uns ont voulu dire qu'elle existe mais dans une faculté déterminée de notre âme : d'autres l'ont placée ailleurs.

Enfin, quoiqu'il en soit, il n'y eut jamais un philosophe qui fut de l'avis d'un autre. On finit très rarement par s'entendre, en philosophie, le champ est immense et chacun y regarde son point; comme cela on n'a pas peur de se rencontrer.

Je crois néanmoins qu'il est assez exact de dire que l'erreur est partout : car si nous voulons connaître une chose nous avons tout de même la prétention de dire que nous voulons la connaître à sa façon et pas à la nôtre : en d'autres termes connaître l'essence même de cette chose et non pas de la manière que nous la représentent nos organes des sens et puis après notre organisme cérébral. Or cela est parfaitement impossible, nous ne connaissons et nous ne sommes sûrs que de ce qui est relatif à nous : nous ne pouvons pas savoir si notre pensée reflète la vérité essentielle de l'objet; notre vérité est par ce fait douteuse et c'est de là que prend origine, peut-être, la théorie du doute.

Mais au fond peu importe toute cette considération du moment que nous ne savons pas si nous nous trompons réellement et immanquablement : pourquoi douter alors et ne pas compter que notre représentation est l'objet lui-même? Puisque nous ne savons pas comme il est autrement, considérons-le donc tel que notre idée nous le représente et disons que c'est la vérité et que son contraire est l'erreur. Puisqu'il faut qu'il y ait une vérité disons que c'est celle-là! c'est plus logique et malgré que ce soit très logique c'est très pratique aussi...

J'ai voulu seulement dire et je crois que j'ai raison que l'erreur n'est pas toujours déplorable : nos erreurs sont peut-être aussi utiles que nos vérités car vous pensez bien peut-être que les moyens qui vous mettent en communication avec votre but vous sont pour

quelque chose dans le but que vous voulez atteindre.

Nos erreurs c'est la même chose, c'est cette voie qui nous conduit à la lumière, c'est la première phase de la connaissance; en faisant une erreur nous avons connu par le fait une partie de la vérité qui s'est dissimulée derrière elle. Le rôle philosophique et social de l'erreur est par cela même considérable. Il ne faut pas médire de l'erreur car elle ne peut jamais être une ignorance complète : elle n'est pas une négation de la vérité, au contraire elle en est une partie. Le rôle social est incontestable aussi, car, si notre philosophie et nos conceptions ne nous conduisent pas à une bonne application sociale, mieux vaut ne pas en avoir.

Malgré le rôle capital de l'erreur, et j'aurais presque dit son utilité, nous pouvons malheureusement et pas très rarement aussi y persister. Un homme qui au lieu de prendre un chemin prend un autre, cela ne veut pas dire que le chemin qu'il désire ne se trouve pas, ou qu'il n'est pas capable de le retrouver. L'intelligence, même impuissante, ne produit pas l'erreur, et surtout ne la laisse pas persister. Toute la responsabilité retombe sur les sentiments qui l'inspirent et la volonté qui la guide. On comprend la longue durée d'atroces superstitions chez des peuples sauvages ou civilisés, l'étrangeté et la bizarrerie de leurs lois, les préjugés de certaines races immobiles au point qu'on dirait que le progrès n'existe pas pour elles : la vérité s'offre parfois d'elle-même a certains esprits et ils la refusent : tout cela vient de ce que les sentiments et la volonté sont malades.

Nous ne sommes pas encore assez libres pour nous affranchir de ces liens qui nous enserrent si fortement. Le jour où l'homme devient capable de mettre, quand il veut, un frein à ses passions et à ses penchants, la vérité est devant lui et il n'a qu'à lui tendre la main.

Vu : le Président,
ROGER

Vu : le Doyen,
LANDOUZY

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD

PARIS — Vigot Frères.